

mant négligé du matin. La migraine n'avait pas été longue, à ce qu'il paraît.

—Après ? après ? Tu descends et tu la suis.

—Précisément. Mais devine le chemin qu'elle prend ?

—Que m'importe ?

—Celui de ta maison, mon cher. Voilà qui est piquant ! J'allais y entrer derrière elle pour lui demander une explication, quand j'aperçois mon intrigant... tu sais... M. de Fontenay.

—M. de Fontenay ?

—Lui-même. qui débusque à l'autre bout de la rue. Alors, je change de projet, je me précipite chez un autre de mes amis qui demeure là, en face ; cette fois, j'avais à peine eu le temps de courir à la fenêtre que je vois mon intrigant entrer hardiment chez toi.

—Chez moi !

—Tu es indigé, n'est-ce pas ? Pour qui venait-il ?.. Evidemment pour Mme de Melcourt, puis-toi, ta femme et ta mère, vous étiez tous sortis. C'était donc un rendez-vous donné.

—Ah ! c'en est trop ! Quoi, cet homme a eu l'audace....

—Mon cher Ferdinand, merci, merci ! Ce n'est que d'aujourd'hui que j'apprends à connaître quel excellent ami j'ai en toi ! Je suis sûr que tu n'y mettras pas plus d'ardeur quand il s'agira....

—Mais achève donc ! interrompit M. de Livry avec violence. Tu vois bien que j'attends la fin de ton histoire ! Ainsi tu es resté à ton poste d'observation....

—Jusqu'à la sortie de Mme de Melcourt.

—Elle est sortie avec ce... M. de Fontenay ?

—Du tout elle est sortie toute seule.

—Mais, lui, bourreau, mais lui, il est donc resté ? Jusqu'à quelle heure ?

—Ma foi ! je n'en sais rien. Mme de Melcourt m'intéressait plus que lui, et je me suis élançé à sa poursuite. Au bruit de mes pas, elle se retourne ; je lui fais un salut.... Ah ! quel salut ! Je ne saurais te dire tout ce qu'il exprimait d'indignation ! Je croyais la connaître. Je ne la connaissais guère ! Sans se troubler, sans pâlir, sans rougir, elle me dit : " Bonjour, bonjour, je suis fort pressée. " Et elle continue tranquillement son chemin. Ne trouves-tu pas que c'est d'un aplomb miraculeux ?

Ferdinand resta quelques instants rêveur, puis il s'écria avec violence :

—Où demeure M. de Fontenay ?

—A l'hôtel de France.

—J'irai chez lui.

—Comme mon témoin ?

—Sans doute.

—Qu'as-tu donc, Ferdinand ? Comme tu es pâle !

—Moi ! Rien... rien ! Ecoute, Clodion, il n'y a peut-être dans tout ceci ni faute ni... crime. Si l'honneur est atteint, sois tranquille, les choses se passeront comme elles doivent se passer. En attendant, bouche close. Pas un mot de ta jalousie à l'âme qui vive et surtout à Mme de Melcourt. Tu me le jures ?

—Diable ! diable ! tu me prévienras donc quand il faudra que je me fâche ?

—Oui.

—Allons ! tu as ma parole.

—Silence ! voici Pauline !

La jeune femme rentrait en ce moment, après avoir laissé sa belle-mère chez Mme de Lostanges, qui n'avait pas accepté l'hospitalité qui lui était offerte à l'hôtel de Livry. En s'apercevant que son mari et son cousin, qui semblaient l'un et l'autre en conversation fort animée, s'étaient tus soudain à sa vue, elle annonça l'intention de se retirer ; mais Ferdinand lui fit signe de demeurer, et Clodion déclara d'ailleurs avec une certaine solennité qu'il n'avait plus rien à dire à son cousin M. de Livry. En même temps il se mit en devoir de sortir non sans avoir ajouté tout bas en serrant la main à ce dernier :

—Au revoir, Ferdinand ! Je vais de pas visiter mes épées et mes pistolets. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Lorsque M. de Livry se vit seul avec sa femme, il ne chercha plus à se contenir, et sans avoir recours au moindre préambule :

—Maintenant, madame, s'écria-t-il d'un ton farouche, il est temps de me donner l'explication que j'avais à vous demander.

—Une explication ? sur quel sujet ? balbutia Pauline plus surprise encore qu'effrayée d'un langage auquel Ferdinand ne l'avait pas accoutumée.

—Sur quel sujet ? reprit le comte avec ironie. Ah ! vous avez raison, car il y en a plusieurs. Mais j'entends que tout soit éclairci, et le billet qu'on vous remit hier soir au milieu de notre réunion, et la visite vous avez reçue ce matin en mon absence, et la lettre enfin que vous étiez en train d'écrire lorsque je suis entré il y a une heure. Vous voyez que je sais tout ! Ne cherchez donc pas à nier, madame, et justifiez-vous, si vous le pouvez !

Pauline regarda fixement son mari ; puis après une pause, elle répondit avec tranquillité :

—Je ne nierai rien. Nier serait mentir, et je reconnais que vous êtes bien instruit. Mais vous épiez donc mes démarches. Ferdinand vous n'avez plus confiance en moi !

—Ah ! reprit Ferdinand, ébranlé par le sang-froid avec lequel Pauline venait de lui répondre, le moment est mal choisi pour me faire ce reproche. C'est votre justification que